



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

BEAUCOUP de réunions musicales ont eu lieu depuis quelques semaines. De jeunes et jolies artistes y ont paru avec des succès qui sont d'un heureux augure pour notre scène lyrique. Les romances de M. Cambon sont entendues avec délices et répétées dans tous les salons à la mode ; les dernières que cet aimable compositeur vient de faire paraître sont vraiment charmantes et doivent être recommandées à tous les amateurs de musique, à toutes les femmes surtout qui pourraient aimer encore à faire entendre ces mots tendres, sonores et passionnés que la mode a exclus de nos discours. Quelques-unes peut-être seront charmées de se réfugier sous l'appui d'une douce harmonie, pour oser donner un essor aux impressions de leur ame, pour laisser deviner

quelque vérité d'émotion à travers ces chants d'amour et de tristesse qui sont devenus comme une dernière tradition de tous ces sentimens aimables qui avaient aussi leur éloquence avant que le ridicule les eût frappés. Aujourd'hui, un discours où se trouverait une teinte trop prononcée de sensibilité, ne serait plus qu'une *charge* ; et la femme du monde qui verrait un pauvre néophyte se précipiter à ses pieds comme au tems des jeunes abbés, serait obligée de le couvrir de toute son ironie, de l'écraser de ses sarcasmes, sous peine d'encourir le reproche d'appartenir elle-même à des mœurs surannées ; et si quelque exilée sous des climats plus purs, nous répond qu'il est impossible d'imposer aux cœurs la loi de ne rien sentir ; que l'amour a été fait pour la femme ; qu'une existence n'est complète que par son harmonie avec une autre existence ; qu'il est des mots de bonheur que rien ne peut remplacer, etc., etc. ; nous répondrons que tout ce que la mode défend est *impossible* en France, et qu'il n'est pas plus étonnant qu'elle défende à deux êtres de devenir amoureux l'un de l'autre, qu'il ne l'était, il y a trente années, de lui voir consacrer les duels par l'usage, et ordonner à deux hommes de se rencontrer et de se brûler la cervelle.

Pour revenir à notre premier point de départ en commençant cet article, nous dirons que les soirées musicales sont très-suívies cet hiver, et que les cantatrices qui y figurent y paraissent pour la plupart avec des coiffures grecques, qui sont le véritable type des femmes-artistes. Une robe de velours vert ou nakarat, des chaînes d'or ou des rangées de perles, les épaules très-nues et des draperies croisées sur la poitrine, sont les costumes qui leur étaient le plus avantageux.

— Des turbans en gaze, brodés en or ou en argent, ont les bouts terminés par une frange en torsades qui vient tomber sur le côté. M^{me} V*** avait au bal de M. Périer un turban en gaze cerise, autour duquel tournaient les longues tresses de ses cheveux blonds. Le fond du turban laissait à découvert des masses de tire-bouchons. Sur le front, deux tresses de cheveux se séparaient en bandeau. Au milieu, un camée gravé sur purpurine.

— Les turbans à la *Moabite* sont adoptés particulièrement pour les femmes qui ont une jolie coupe de figure, et dont la jeunesse peut les dispenser d'avoir des cheveux sur le front ; car pour être tout-à-fait originale, cette coiffure doit être portée ainsi. Ils sont presque tous blancs avec des chefs en or ou en argent.

— On voit des guirlandes dont les racines de corail sont figurées en

or et entremêlées d'une verdure qui est très-légère et très-gracieuse. Autour de l'ourlet de la robe, un rouleau de cette même espèce de mousse ou feuillage arrêté sur le côté par une plante de corail figurée en or, et dont les branches retombent irrégulièrement sur l'ourlet et forment ensemble une jolie toilette de bal.

— Une charmante robe de soirée était en moire rose entourée d'une guirlande brodée en soie blanche; double mantille de blonde autour du corsage. Sur la tête, un béret en velours rose, orné de deux grandes plumes blanches *bouclées* en rose.

— L'étoffe *Esmeralda*, dont nous avons déjà plusieurs fois cité le bon goût, se fait remarquer dans tous les plus grands bals : toutes les coiffures de fantaisie peuvent s'y approprier.

— On a vu plusieurs coiffures ornées de bouquets de tulipes toutes de différentes nuances. Cette fleur est d'un joli effet quand elle est disposée avec goût.

— On appelle gants à *manchons*, des gants au haut desquels est attaché un large parement en velours ou en fourrure que l'on fait retomber sur les mains, ou que l'on retourne à volonté vers le bras.

— On fait des manchons en cachemire brodé, semblables à ceux dont nous avons donné le modèle en velours. On en voit aussi qui sont formés par un long cachemire roulé dont les palmes retombent par-devant.

— Quelques peignoirs en satin ou cachemire ovatés, que les femmes portent chez elles, ont les manches *pagodes*, c'est-à-dire très-larges du bas et sans être froncées, de manière qu'elles laissent entrevoir la manche de dessous, qui est en batiste plissée, montée sur un poignet brodé.

— Les hommes portent des gilets en cachemire fond noir, brodés en couleur.

— Au bal du Ministre de l'intérieur on remarquait plusieurs coiffures ornées d'une seule plume tournée en spirale et placée avec un art qui serait l'écueil des coiffeurs peu habiles.

— La richesse des mantilles était une des plus marquantes distinctions de toutes les toilettes.

— Presque toutes les manches courtes étaient ornées de nœuds et de fleurs; même celles forme béret semblaient écrasées au milieu par le bouquet qui y était placé.

Albert.

Au fond de la Bretagne, au milieu d'une épaisse forêt, et à trois lieues environ du petit hameau de Romilly, situé sur la lisière du bois, s'élève un antique manoir, dont les tourelles crénelées, les fenêtres en ogives, les vitraux plombés et les sculptures gothiques donnent au voyageur une parfaite idée d'un castel du treizième siècle.

Sans doute il avait jadis servi de retraite à quelque baron féodal ; mais, à l'époque dont nous parlons, il venait tout récemment d'être acheté par M. de Murvel, ancien capitaine de vaisseau, qui, séduit par la beauté du site, passait dans ce domaine une grande partie de l'année.

Une vieille sœur, presque aveugle, une petite nièce de seize ans, et le curé de Romilly, formaient sa société habituelle ; Albert, son fils unique, servait dans les rangs de la grande armée, et, chaque jour au château de Murvel, les papiers publics étaient parcourus avec un empressement mêlé de crainte, dans l'espoir d'y trouver le nom de ce fils bien-aimé.

C'était à l'époque de la désastreuse campagne de Russie ; les bulletins de la grande armée apportaient tous les jours le détail de nouveaux malheurs. Depuis long-tems on n'avait pas reçu de nouvelles d'Albert, et les inquiétudes cruelles avaient fait place à la sécurité qui régnait habituellement dans le château de Murvel.

Les habitans venaient, selon leur coutume, de se rassembler autour de la vaste cheminée du salon ; pendant qu'on préparait le souper ; Hélène faisait une lecture à sa vieille tante, et M. de Murvel commençait une partie d'échecs avec le vénérable pasteur de Romilly, lorsque le commissionnaire de la poste entra, et lui remit une lettre. Absorbé par la combinaison d'un coup important, M. de Murvel avait d'abord pris la missive d'un air distrait ; mais, à peine eut-il jeté les yeux sur l'adresse, que son teint, naturellement pâle, s'anima, ses bras se le-



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N° 2. près le passage de l'Opéra.
Robe en Velours, Turban Exécuté par M^{lle} Narvaize rue des Mathurins N° 3.

vèrent avec explosion vers le ciel, et, d'une voix entrecoupée par les pleurs, il s'écria : « O mon Dieu ! il vit donc encore !... » Une telle exclamation devait nécessairement éveiller l'attention de la petite société. « Serait-ce de mon cousin Albert ? » demanda Hélène toute tremblante. « Oui, mon enfant ; oui, mes amis, répond le vieillard, c'est de notre Albert ; écoutez tous. » En parlant ainsi, il essayait ses larmes qui obscurcissaient sa vue, et lorsqu'il se fut remis de son émotion, il lut la lettre ainsi conçue :

« Mon bon père, je vous écris à la hâte ce peu de mots pour vous rassurer sur mon sort ; échappé comme par miracle à des dangers sans nombre, j'ai enfin revu notre France chérie. Un congé que je viens d'obtenir me permet de voler près de vous ; dans mon impatience, je prends la poste, et j'espère arriver presque en même tems que ma lettre. »

L'expression de joie causée par ce billet inattendu n'eut pas le tems de se manifester ; car la lecture en était à peine terminée, qu'on entendit résonner des éperons dans l'antichambre. Au même instant la porte s'ouvrit avec fracas, un jeune homme parut, et s'élança dans les bras de M. de Murvel..... C'était Albert, c'était son fils !

Je peindrais mal l'ivresse d'un pareil moment..... Après trois ans d'absence, le jeune guerrier revenait couvert de gloire, revêtu de l'étoile des braves. Son vieux père le contemplait avec orgueil ; dame Brigitte, sa tante, accusant la faiblesse de ses yeux, ne pouvait se lasser de l'embrasser ; et Hélène, trop heureuse pour cacher son bonheur, le témoignait par de naïves caresses à celui qui le causait. Élevée avec son cousin, elle était sa fiancée, et jamais une idée de félicité ne s'était présentée à l'esprit de la jeune fille, sans que le nom de son Albert ne fût venu s'y associer.

Ce ne fut qu'après avoir donné un libre cours aux premiers transports, qu'on remarqua qu'Albert portait son bras droit en écharpe. Toutes les craintes de sa famille s'éveillèrent à la seule pensée d'une blessure ; mais aux questions qu'on lui fit à ce sujet, sa figure se couvrit d'un sombre nuage ; il répondit qu'une simple coutusion l'avait obligé de tenir son bras suspendu ; et, pour calmer toutes les alarmes et prévenir d'autres explications, il le dégagea du mouchoir de soie qui l'enveloppait, et parut s'en servir avec facilité.

Cependant, l'heureuse nouvelle s'était répandue ; les voisins de M. de Murvel s'empressèrent de venir le féliciter. Un banquet fut préparé, et

Albert, placé entre son père et sa bien-aimée, en fit les honneurs avec la grâce d'un officier français, et parut avoir retrouvé toute la gaieté de son jeune âge.

On avait fait circuler un vin vieux mis en réserve pour les grandes occasions. Un des convives proposa de boire au retour du jeune héros. Le toast fut accepté, et Albert, se levant pour y faire raison, allait porter son verre à ses lèvres, quand, tout-à-coup le jetant loin de lui avec une horreur invincible, il s'élança hors de sa place, murmurant d'une voix étouffée : « Malheureux, c'en est donc fait !.... » Toute la compagnie, effrayée de son brusque mouvement, le regardait en silence. Il courut vers la porte ; chacun fit un mouvement pour le retenir..... « Que personne ne me suive ! s'écria-t-il avec un accent terrible, il y va de votre vie à tous !.... » A ces mots, il disparut, laissant la société plongée dans un étonnement difficile à décrire. La consternation de M. de Murvel interdisait tout commentaire sur un événement aussi étrange, et chacun, sentant que dans un pareil moment sa présence pourrait être importune, prit le parti de se retirer.

(La suite au Numéro prochain.)

ALBUM.

Le bal de l'Opéra, au profit des pauvres, a été moins nombreux que les années précédentes, mais en aucun tems on n'en a vu d'aussi brillant. Nos dames sont éblouissantes de fraîcheur ; les toilettes sont au *nec plus ultra*. Jamais ajustement n'a été mieux proportionné, mieux façonné ; vraiment nos élégantes doivent beaucoup à nos tailleuses, aux modistes, qui toutes deux marchent ensemble au perfectionnement ; mais nous pouvons leur prédire qu'ils sont au dernier degré : 1832 est le plus haut période, vous ne pouvez le dépasser, cessez vos veilles et reposez-vous long-tems.

Nos salons ne sont pas en arrière de nos goûts, nos toilettes d'aujourd'hui ne cadrent pas dans un salon gothique, tout est moderne, tout est riche et brillant ; les fleurs artificielles qui les décorent font oublier les froids brouillards de l'hiver.

A cette occasion, nous recommandons les jardinières, corbeilles, plantes et arbustes artificiels de M. Damoraux, *rue d'Enghien*, n° 15. Il donne aussi des leçons, et, par une méthode nouvelle, fait des élèves en très-peu de tems. Avis aux dames qui vont passer six mois à la campagne.

— *Han d'Islande*, mélodrame en trois actes et en six tableaux, a obtenu, à l'Ambigu, un succès plutôt mérité par les frais de l'administration en luxe de décorations et de mise en scène, que par l'habileté des auteurs qui se sont chargés d'arranger pour le théâtre ce cauchemar de M. Hugo.

On ne peut cependant pas reprocher à ces auteurs d'avoir négligé les beautés du roman : la morgue, le bourreau, les rochers, le crâne, les cadavres, les potences, les coups de massue et les jurons s'entassent dans ce mélodrame avec une fidélité et un scrupule qui fait le plus grand honneur à la conscience des imitateurs.

Quoi qu'il en soit, on ira voir *Han d'Islande*, ne fût-ce que pour entendre hurler Francisque et voir l'ours de *Han*, qui, par parenthèse, vient flairer, ailleurs qu'au visage, Spisgudry qui est couché par terre et n'ose bouger. L'acteur chargé de ce rôle mérite réellement une mention favorable ; il n'est pas possible de faire l'ours avec plus de profondeur et de naturel.

— Du moment que les bas furent inventés, on commença à les faire de soie. Nous lisons dans l'historien Howel : « Le grand et prodigue roi Henri VIII portait habituellement des chausses de drap, jusqu'à ce que le plus grand des hasards lui apportât d'Espagne des bas de soie. Le roi Édouard, son fils, reçut un jour en présent de Thomas Gresham, son marchand, une paire de longs bas de soie d'Espagne ; ce présent fut fort remarqué. Stow nous rapporte que la troisième année du règne d'Élisabeth, mistress Montague lui ayant fait cadeau d'une paire de bas de soie, la reine en fut si contente, que depuis elle ne voulut plus porter autre chose. On peut juger d'ailleurs du prix qu'on attachait alors à la possession de ces objets, par la lettre qu'écrivait Jacques I^{er}, quand il n'était encore que roi d'Écosse. Cette lettre est adressée au comte de Mar. Le prince mande à ce seigneur que l'ambassadeur d'Espagne doit être présenté à la cour, et le prie de vouloir bien lui prêter ses bas pour cette occasion. On remarque dans la lettre cette touchante péroraison : « Vous serez sûr que votre roi ne paraîtra pas comme un gueux devant des étrangers. »

— Une lettre particulière de Bruxelles renferme sur Léopold des détails curieux et dont une partie avait déjà transpiré. L'isolement complet dans lequel vit ce prince, même vis-à-vis de ses ministres, ses longs momens de retraite absolue au château de Laken, seraient motivés par la présence dans ce château d'une dame, fille naturelle de lord Grey, à laquelle le prince serait uni par un mariage secret, et dont il a plusieurs enfans. Cette circonstance expliquerait l'affection spéciale du premier ministre anglais pour le roi des Belges, mais elle contredirait un peu tout ce qui a été dit des projets de mariage entre Léopold et une fille de Louis-Philippe.

Annonces.

Rue Boucher, n° 14, au premier, près la rue des Bourdonnais, confection pour tout ce qui concerne la Nouveauté, tels que fichus, manches, bonnets de soirées, pèlerines, blondes, gants, pèlerines de velours, etc., etc., etc. On y fait aussi des chapeaux en tous genres et l'on refait les vieux.

Les dames y trouveront un avantage que l'on ne peut offrir dans aucune maison.

— Nous citerons comme Maison de confiance celle de MM. CHAGOT frères, *rue Saint-Denis*, pour assortiment complet de plumes, fleurs, coiffures de bal, oiseaux de paradis, aigrettes, etc.

— L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS réunit de plus en plus les suffrages du public et des premiers medecins de la capitale. Elle donne la beauté, elle rafraichit, raffermi la peau, la préserve des rides et des impressions de l'air, de la poussière des bals, des spectacles et des promenades, sans avoir les inconvéniens, soit des corps gras, qui bouchent les pores, soit des eaux à odeur forte, qui dessèchent la peau. Parfaite pour les yeux, la barbe, les dents, elle tient l'haleine fraîche. L'usage journalier de cette eau, est un puissant préservatif contre l'air contagieux. Elle se vend toujours au seul dépôt qui était *rue du Helder, n° 9*, et qui est maintenant, même *rue du Helder, n° 1*, au coin du boulevard, chez M^r Sellier-Meslin, à la *Mère-de-Famille*. Un Prospectus accompagne chaque bouteille, dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire : F. R. D. L. On fait des envois dans les départemens et à l'étranger. Les demandes franco.

A ce Numéro est jointe la planche 865.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50, —Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens, n° 2, L.*, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.